

LES CHAMS DE L'INDO-CHINE

par ANTOINE CABATON

Ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient.

Si pour l'économiste une race et un peuple sont surtout intéressants à l'apogée de leur civilisation, l'archéologue et le psychologue, grands reconstruteurs de leur métier, aiment à les saisir soit à leur aurore, tout proches du type primitif, soit à leur déclin, quand ils livrent le mieux, à travers leur déchéance, le secret de leur originalité. Tel est le dernier cas pour les Chams de l'Indo-Chine française, misérable débris du fameux empire du Champâ (1), cette « moult riche terre » qui émerveillait, au XIII^e siècle, Marco Polo par le nombre de ses éléphants et l'abondance de son bois d'aigle.

Réduits à 130,000 individus, tout au plus, campés partie au Cambodge et partie en Annam ou égrenés en infimes communautés au Siam, ces Chams ont gardé, du moins en Annam, où ils sont restés presque purs de tout mélange, les traits caractéristiques de leur race.

Ils diffèrent beaucoup des Annamites. La taille de ceux-ci dépasse rarement 1^m,59; celle des Chams atteint parfois jusqu'à 1^m,70. Les hommes sont assez vigoureux et les femmes, presque toujours plus petites, ne manquent pas de grâce.

La couleur de la peau des Chams varie du brun au brun-rouge clair; leurs mains sont beaucoup moins étroites que celles des Annamites. Leur peau, très douce au toucher, est mate, excepté sur la face où elle est souvent luisante. Leurs cheveux, très fins et cassants, souvent ondulés, vont du noir-corbeau au châtain très foncé. Hommes et femmes les portent longs à la mode annamite, tordus

(1) Prononcez *tiam*, *tiampâ*, *Cha* = *tia*, *nh* = *ñ* (français, *gn*).

en chignon pour les femmes, recouverts d'un turban ou d'un foulard noué pour les hommes. Au Cambodge, au contraire, les Chams les portent courts comme les Malais et se coiffent d'un petit fez blanc, leurs femmes se couvrent la tête d'une espèce de voile analogue au *bachlick* de nos pays.

Bien musclés, plus forts et plus souples que les Annamites, ils se vêtent, les hommes d'une tunique et d'un *sarong*, les femmes d'une jupe blanche ou rayée vert et rouge et d'une sorte de longue tunique collante aux manches étroites de couleur plus sombre.

Leur tête est bien proportionnée, le profil droit, la face plus large que haute, le nez moins large à la racine que les Annamites ; l'œil est bien fendu, franc de regard et de couleur, la bouche moyenne, les lèvres sans épaisseur exagérée. Ils portent parfois une moustache très bien fournie. Ainsi que plusieurs observateurs l'ont remarqué, avec les Malais, ce sont les Asiatiques dont le type se rapproche le plus du nôtre.

Si peu dégénérés de corps, ils paraissent en complète décadence intellectuelle. Ils n'ont ni commerce ni industrie, tissent à peine quelques médiocres étoffes, se bornent à cultiver du riz, du maïs, un peu de tabac, de coton et d'arachides, à élever quelque buffles — non des bœufs et des porcs par aversion religieuse — quelques chèvres pour les sacrifices, quelques chiens, des poules et des canards. Leur seule originalité éclate dans la construction d'élégantes et légères charrettes dont ils gardent la spécialité.

Dans ces individus, d'une douceur apathique et paresseuse, il est difficile de se représenter les héritiers directs de ces Chams qui paraissent avoir occupé autrefois tout l'Annam actuel, le long de la mer de Chine, sans qu'on puisse délimiter de façon bien certaine leur aire géographique, soit au nord de l'Annam, soit à l'ouest dans la vallée du Mékong.

L'origine de ces premiers Chams a donné lieu à nombre de spéculations : on les a crus tantôt issus d'un mélange d'autochtones et d'émigrants indiens, tantôt on les a fait venir de Java. Il est admis aujourd'hui que les Chams appartiennent à la race malayo-polynésienne dont le berceau doit être cherché dans le pays même qu'ils habitent encore maintenant, ou du moins sur les régions côtières orientales de l'Indo-Chine.

Jusqu'à nos jours, leur histoire se perdait, on peut le dire, dans la nuit des temps, puisqu'on en savait juste la haute antiquité. Les

Chams disent que leurs annales nationales ont péri dans les vicissitudes de l'empire et toutes les informations qui nous restent, dues aux Chinois ou aux Annamites, ont besoin d'une sérieuse mise au point. Les vainqueurs et les spoliateurs des Chams ne craignent pas, en effet, par une duplicité bien humaine, de les accuser de piraterie et de turbulence et de tourner tous leurs malheurs en justes châtements. Par bonheur, les pierres ont plus de véracité que les hommes : l'épigraphie et l'archéologie, depuis vingt ans, permettent de reconstituer parcelle à parcelle ce glorieux et confus passé. Entreprise par M. Aymonier avec une rare sagacité, ayant fait un pas décisif avec les inscriptions sanscrites de Bergaigne, l'enquête continuée aujourd'hui de la façon la plus tenace et la plus pénétrante par l'École française d'Extrême-Orient, aboutira sans doute à la lumière complète.

Le premier témoignage authentique que nous ayons de cette histoire, la pierre de Nha-Trang, confirme l'existence d'un florissant royaume de Champâ sur la côte d'Annam, au II^e ou III^e siècle de l'ère chrétienne. La Chine, par son expansion naturelle du nord au sud, sera amenée du IV^e au V^e siècle à lui disputer les côtes et le delta tonkinois où elle installe, comme dans une « marche », des sujets belliqueux qui prendront bientôt le nom d'Annamites et se rendront indépendants (930 à 968 de J.-C.), sans bénéfice d'ailleurs pour leurs riches voisins chams aux dépens de qui ils voudront s'agrandir.

Au VIII^e siècle, deux invasions maritimes des Malais s'ajoutent pour le Champâ aux attaques des Chinois. Les « noirs envahisseurs » furent bien chassés, mais après avoir ravagé toute la plaine de Panduranga ou Phaurang (Annam). Toutefois, les pires ennemis des Chams furent, avec les Annamites, les Cambodgiens leurs voisins de l'ouest. Installés aux bouches du Mékong, « les fils de Kambu » tendaient, en remontant le fleuve, à s'emparer de toute sa vallée; sur la rive gauche, ils se heurtaient aux Chams qui avaient franchi la chaîne annamitique et débordé jusqu'à une distance difficilement évaluable. Le Champâ se débat, du X^e au XIII^e siècle, sous la double pression de ses deux ennemis héréditaires : l'Annamite et le Khmèr. Tantôt battant, tantôt battu, il se sent assez faible au XIII^e siècle pour s'allier au second contre le premier, ce qui lui procure quelques années d'une sécurité onéreuse.

A partir de 1311, les invasions annamites se font continues,

acharnées, méthodiques, suivies chaque fois d'un démembrément de l'empire de Champâ. Cette lente et tenace conquête ne subit que deux courts arrêts : de 1360 à 1392, grâce aux efforts d'un roi cham énergique et valeureux Chei Bangô, le Ché Bong Nga des *Annales annamites*, et au début du xv^e siècle, quand la Chine remit un instant la main sur les Annamites.

En 1471, à la suite d'un grand massacre et d'un dépeuplement méthodique, le Champâ passe sous la domination de l'Annam. Les Chams qui ne furent pas emmenés en esclavage ou qui ne s'enfuirent pas au Cambodge, parqués entre Phanri et Nha-Trang, sous l'autorité nominale de principicules nationaux et sous l'oppressive surveillance des mandarins annamites, végéterent misérablement jusqu'à ce que l'occupation française les ait enfin, de nos jours, délivrés, si elle n'a pu encore les relever.

De ce passé lointain et glorieux; les pauvres Chams ont gardé un souvenir puérilement merveilleux et sous forme de chroniques un verbeux radotage où les listes amphigouriques de rois s'accompagnent d'appréciations apocalyptiques. Ces chroniques font bonnement remonter l'empire des Chams, le Nôgar Cham comme ils disent, sinon à la création du monde, du moins à des « milliers de milliers » d'années.

Le Champâ, d'après elles, a eu trois capitales : d'abord Bal Shri Banôy — probablement dans le Quang Binh actuel; puis Bal Hangov, la « ville des pins », dont on croit retrouver les traces aux environs de Hué; enfin Bal Angouai qui montre encore les débris de sa vaste enceinte à Cha Bàn (Binh Dinh). On a rapproché du nom de cette dernière capitale la Balonga de Ptolémée : la coïncidence, au moins curieuse, mérite d'être signalée.

A la tête des souverains qui illustrèrent Shri Banôy, se place, de 1000 à 1036, le Pô ou Seigneur Oulah (Allah) qui représente ici soit le Dieu des musulmans, puisque la chronique lui fait faire un voyage à La Mecque, soit le chef de l'invasion qui apporta l'Islam en Indo-Chine.

Bal-Hangov s'enorgueillit d'un fondateur aussi illustre et beaucoup plus populaire, Pô Klong Garai, le roi lépreux, qui fut divinisé après sa mort et possède, près de Phanrang, le temple le mieux conservé de l'art cham où on lui rend encore un culte. Pô Klong Garai naquit d'une vierge-mère, Pô Shah Inô, il vint au monde couvert d'une lèpre hideuse qu'un nâga (serpent fabuleux) guérit en le

léchant. Ce dieu inventa l'art d'irriguer les rizières, de construire des barrages et des talus. Un bœuf âgé de cinq ans lui servit de monture; il s'éleva au ciel par sa puissance magique. Tandis que dans les régions célestes, Pô Klong Garai protège les hommes qui l'implorent, son bœuf Kapila transporte les morts par les chemins difficiles des enfers. Un hymne, quelque peu décousu, célèbre ainsi les mérites du dieu :

« Le dieu Pô Klong adore les filles... Il ne consent à manger les mets du sacrifice que rangés sur deux files, offerts entre la deuxième et la troisième veille. C'est ainsi qu'il faut disposer les oblations pour qu'elles soient agréables à Pô Klong Garai, il descend alors de sa montagne, la tête ornée d'un beau turban, les pieds chaussés pour prendre part au sacrifice. »

Son compagnon et ministre, Pô Klong Gashait, « sorti d'un nuage de fumée et habitant des forêts obscures » a été divinisé avec lui et adoré dans un hymne encore plus incohérent :

« Il pleut dans la montagne plongée dans l'obscurité; la robe et la tunique du roi Pô Klong Gashait sont trempées d'eau.

« La pluie tombe dans la montagne; elle tombe avec fracas, traversant les vêtements du roi.

« Il pleut sur le mont Rapat, le dieu et sa femme se baignent. Ils ont de l'eau jusqu'à la bouche et le roi ne sait pas nager.

« Le roi regarde l'eau tomber, il aperçoit des hommes qui construisent des talus de rizières, qui font couler l'eau dans des canaux.

« Pô Klong Gashait se met au travail et pioche la terre. Il aperçoit l'oiseau *badong* sur une branche de citronnier, l'oiseau de la déesse Dari qui lui dit :

« — La maison de la déesse est ruinée par les termites.

« Alors, le dieu va à la forêt couper des colonnes pour la reconstruire.

« Daigne accepter ce sacrifice, ô dieu, et exaucer la prière du maître de maison. »

Chose à remarquer, parmi les rois qui illustrèrent la troisième capitale, Bal Angouai, les Chams ont célébré sans la diviniser la rare valeur du Pô Binösuo, qui délivra sa patrie, ravagea le royaume des Yuons (1) et mourut, d'après ses sujets, attiré dans un guet-apens par ses perfides ennemis.

(1) En cham *yuon* signifie *annamite*.

Est-ce parce qu'il eut le tort d'épouser une reine de la race exé-
crée et qui le livra aux siens, ou, ce qui paraît beaucoup plus cer-
tain parce que le corps n'ayant pas été rendu, il ne put obtenir les
honneurs de la crémation et, par suite de l'omission de ce rite essen-
tiel, ne prit pas rang parmi les dieux ? Toujours est-il que le
héros national demeure à l'arrière-plan pour ses oublieux sujets. En
revanche, ils ont placé dans leur panthéon Pô Ramé, qui, d'après
eux, régna de 1627 à 1651, et qui ne fut qu'un faible petit prince
sans autorité sous la dure tutelle des mandarins annamites ; mais
l'amour-propre national qui affecte de placer la chute du royaume
de Champâ à la fin du XVIII^e siècle seulement, s'empessa d'enrichir
Pô Ramé des exploits de Binôsuor, aidé peut-être par le vague sou-
venir du grand Râma indien, et d'un pauvre hère il fit un héros,
puis un dieu.

Pô Ramé, comme Pô Klong Garai, est né d'une vierge-mère
repoussée par ses parents à la suite de sa prétendue inconduite.
Jeune, il souffre la misère et la honte d'être appelé bâtard, puis il
garde les buffles du roi, sa prédestination est révélée à tous ; il
épouse la fille du roi, et une autre femme cambodgienne. « Il est
doué d'une beauté incomparable, sa tête est d'or, ses épaules et ses
cuisses de bronze poli. A ses doigts brillent des lagues, ses souliers
luisent comme le jour. »

Courageux et puissant, Pô Ramé cultivait ses rizières en paix,
quand la malencontreuse idée lui prend, ainsi qu'autrefois à Binôsuor
d'épouser une princesse annamite que son père a envoyée à Bal
Angouai séduire le trop sensible roi. Elle y réussit pleinement et
demande bientôt à son faible mari, sous prétexte de la guérir d'un
mal imaginaire, qu'il fasse abattre l'arbre *kraik*, le protecteur du
royaume par qui elle se prétend ensorcelée. Pô Ramé, après avoir
fait mettre à mort plusieurs médecins coupables de n'avoir pas trouvé
la reine malade, malgré les prières de ses ministres et les supplica-
tions de ses deux autres femmes, ordonne de couper l'arbre magique.
C'est soldats y échouent, car les blessures de la hache se referment
dès que le fer est retiré. Le roi, furieux, le frappe lui-même à grands
coups de cognée ; l'arbre gémit plein de reproches, puis s'abat enfin
sur le sol baigné dans son sang. Le royaume est privé de son protec-
teur, les Annamites l'envahissent aussitôt et la perfide reine livre
à son père le roi d'Annam, le crédule Pô Ramé qui est mis dans
une cage de fer, puis décapité. Son corps est rendu à ses sujets, sur

les prières de ses deux premières femmes. Mais le Champâ est à jamais asservi et les Chams, pour se consoler sans doute, font un dieu de leur malheureux roi ; ils l'invoquent dans un hymne qui n'a rien à envier à celui de Pô Klong Garai et de Pô Klong Gashait.

S'ils n'offrent à défaut d'histoire qu'un tel amas de curieuses légendes, on comprend combien il est inutile de vouloir se renseigner auprès des Chams actuels sur leurs croyances passées. L'archéologie et l'épigraphie y pourvoient heureusement. Tous les monuments découverts jusqu'ici qui nous restent des Chams sont des temples : le mieux conservé est peut-être celui de Pô Klong Garai près de Phanrang, le plus vaste et le mieux situé, celui de Pô Inô Nôgar, sans parler du groupe imposant du cirque de My-Sôn. Mis à l'abri des iconoclastes et soigneusement étudiés depuis 1899 par l'École française d'Extrême-Orient, qui souhaiterait d'en restaurer les plus beaux, ces monuments, sans avoir l'aspect gigantesque de ceux qu'a produits l'architecture khmère, témoignent d'une réelle originalité. Presque toujours élevés dans un site choisi, au sommet d'une colline, orientés à l'est, bâtis en solides briques, ils se composent d'une tour ou série de tours carrées très rapprochées. Chaque tour, qui contient un sanctuaire à voûte en pyramide, est munie d'une porte précédée d'un vestibule, tandis que les trois autres faces sont ornées de fausses portes. Le tout forme comme un premier étage surmonté d'un second en retrait qui, en dimensions plus restreintes, est la reproduction exacte du premier et qui se continue par un troisième et quatrième étages identiques, mais de plus en plus petits. La richesse et la variété de l'ornementation corrigent cette monotonie qui semble voulue.

De ces monuments et des inscriptions qui ont été découvertes, on est en droit de conclure maintenant que le Champâ, avec l'éclectisme le plus tolérant, a pratiqué l'hindouisme sous son double aspect brahmanique et bouddhique. Si le bouddhisme n'a eu qu'une influence brève et peu profonde, le brahmanisme avec l'adoration de sa *trimûrti* ou trinité : Brahmâ, Vishnou et Çiva et de leurs *çaktis* ou épouses, les déesses Umâ et Lakshmi, a joué un très grand rôle. Brahmâ toutefois ne paraît pas avoir été l'objet d'un culte fervent ; les adorateurs s'adressaient surtout à Çiva sous la forme du *linga* où, naïvement identifiée à Pô Klong Garai, Pô Ramé ou d'autres rois, son importance n'a été éclipsée que par celle de sa *çakti*, Umâ ou Bhagavati, bien connue des Chams sous les noms de : la Dame noire, la grande Déesse, la Reine des Femmes ou encore Pô Inô Nôgar.

L'islamisme, venu plus tard, n'a pas laissé de monuments et l'on ne saurait dire de façon certaine à quelle époque il a été introduit au Champâ.

Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ? La plus étrange confusion et le plus curieux assemblage de superstitions. L'islamisme et le brahmanisme sont bien encore pratiqués mais si corrompus, si altérés qu'on a peine à les reconnaître.

Les Chams musulmans ou *Banis* (1) de l'Annam ne ressemblent guère à leurs frères du Cambodge, maintenus dans une foi plus pure par les Malais plus orthodoxes avec lesquels ils sont en contact depuis des siècles. Leurs imâms, non seulement ne comprennent plus l'arabe, mais ils en ont presque oublié la lecture. Ils se bornent à répéter les sourates traditionnelles du Coran « que leurs ancêtres ont récitées ». Le jeûne du Ramadhan ne dure que trois jours, les prêtres seuls, en délégués de la communauté, le subissent jusqu'au bout ; les ablutions sont très négligées et se réduisent souvent, après avoir creusé un trou dans le sable, au geste de puiser de l'eau ; la circoncision, chez eux, est une cérémonie purement symbolique. Le mariage est le plus souvent dépourvu de caractère religieux, les prêtres n'y intervenant presque toujours que longtemps après sa consommation, quand les parents sont assez riches pour payer les copieux festins qui l'accompagnent et constituent le plus clair de la cérémonie. Les funérailles sont fort simples et réduites à une rapide inhumation ; c'est, d'ailleurs, ce qui scandalise le plus les Chams brahmanistes.

S'ils mettent peu de soin à s'acquitter des prescriptions du Prophète, ils les enfreignent souvent avec une inconscience absolue et toute tentative pour les ramener à une observance plus exacte échoue devant leur paisible obstination. L'auteur de ces lignes se rappelle la pieuse désolation d'un vieil hadji malais de Chau-doc, venu au Binh Thuân pour ramener ses coreligionnaires chams à l'orthodoxie musulmane et qui dut partir sans avoir rien obtenu. Il était fraternellement accueilli, on lui offrait des vivres et même du vin de riz mais à l'exclamation scandalisée que lui arrachait ce dernier présent, les Chams opposaient la raison dernière de leur inertie : « Nos pères ont agi ainsi, nous pouvons bien faire comme nos pères. »

Le temps est peu éloigné d'ailleurs, s'il n'est déjà arrivé, où la

(1) Fils, enfants (de l'Islam), de l'Arabe *beni* « fils ».

religion des Chams, tant brahmanistes que musulmans, ne sera plus qu'une suite d'actions machinales et tout à fait incomprises.

Les idées religieuses des Chams brahmanistes ou Kafirs (infidèles), ainsi que les appellent les Chams Banis, sont d'une confusion qui tourne parfois à l'extravagance. D'après le Pô Adhia, ou grand-prêtre de Phanrang, leurs grandes divinités se divisent en deux groupes :

1° Les divinités masculines au nombre de trois : le Pô Yang Mô ou Amô, créateur de toutes choses et censeur des dieux qu'on pourrait peut-être assimiler à Brahmâ ; Pô Jâta qui émane du dieu précédent et domine les régions célestes ; enfin Pô Oulah (Allah), dieu indéterminé, incorporel, créateur du Pô Rasullak et du Pô Latila et résidant à Mōkah (La Mecque). Il a été créé par le Pô Oulahuk, père du nōbi Mohammat (le prophète Mahomet). On voit par l'étrangeté des noms et des dieux, dont il est question en dernier lieu, que les Kafirs les ont tout simplement empruntés aux Banis et que l'invocation arabe : « *La elaho ella 'llaho oua mohammedon resoulo 'llahi* ; il n'y a pas d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète, » leur en a fourni le thème ;

2° Les divinités féminines, et en premier lieu, Pô Inō Nōgar ou Pô Yang Inō Nōgar Tâhâ, « la grande déesse mère du royaume », la plus puissante divinité des Chams. Née des nuages ou de l'écume de la mer, elle eut 97 maris et 38 filles. Ni hindoue ni d'origine musulmane elle semble être une divinité indigène, sur laquelle quelques traits de la Çri indienne ou de Durgâ ont été appliqués. Ses filles, déesses vierges, sous divers noms sont l'objet d'un culte d'autant plus suivi qu'on leur accorde un pouvoir malfaisant qu'il s'agit de désarmer.

Il faut encore noter une déesse bienfaisante la Padjao Yang. Agée de 30 ans, les Chams l'identifient avec la lune et la considèrent comme subordonnée au Pô Adityak, le seigneur Soleil. Dans Padjao, un savant hollandais, le D^r Kern reconnaît le vieux-javanais *padjang* « clair de lune ». L'âge de 30 ans qu'on lui a attribué s'explique par ce fait que les mois comptent en moyenne trente jours.

Si les dieux des Chams brahmanistes sont nombreux, leurs prêtres et leurs rites ne le sont pas moins. La caste sacerdotale des prêtres proprement dite ou bashaih a à sa tête trois grands-prêtres ou Pô Adhia élus à vie, pour Pô Yang Inō Nōgar, Pô Klong Garai et Pô Romé. Le sacerdoce est héréditaire mais non obligatoire dans les

familles de bashaih. La consécration a lieu à 25 ans révolus après une initiation rituelle suivie du mariage obligatoire des nouveaux prêtres.

Les bashaih portent une robe blanche (c'est une simple pièce de cotonnade allant des reins aux pieds), maintenue par une ceinture en passementerie rouge et brun, une longue tunique blanche, sans col, très échancrée, un turban de même couleur à franges rouges et que remplace dans les cérémonies une mitre blanche à broderies bleues et rouges.

Au-dessous des bashaih viennent les chamenéi, diacres-sacristains, qui gardent les temples, les ustensiles du culte, disposent les offrandes, habillent les divinités, puis les kathars qui chantent les chants sacrés en s'accompagnant sur un violon à deux cordes.

A côté de ces ministres, le môduôn et la padjao représentent le sacerdoce hors caste et pour ainsi dire inspiré, car il est en communication directe avec les divinités. Le môduôn, initié par son prédécesseur, offre des sacrifices à tous les dieux dans les cérémonies domestiques et dans les temples, en chantant avec accompagnement de tambour plat à une face soit seul, soit avec les autres prêtres et beaucoup plus souvent comme assistant ou auxiliaire de la padjao. Il est chargé surtout de connaître l'avenir, d'arracher une guérison aux dieux.

La padjao est bien plus une prophétesse qu'une prêtresse ; elle existe non seulement chez les Chams, mais chez plusieurs peuples de l'Indo-Chine. Cette sorte de pythonisse, astreinte théoriquement à un célibat rigoureux et qui choisit elle-même sa coadjutrice pour la remplacer dans la suite, a le don de connaître l'avenir, lorsqu'au moyen de l'extase elle entre en communication avec la Padjao Yang ou padjao céleste ; on comprend ainsi avec quelle fréquence les Chams la consultent. Comme tous les autres prêtres, le môduôn et le padjao doivent s'abstenir de certains mets.

Les sacrifices aux dieux ou les consultations de la padjao accompagnent toutes les cérémonies cultuelles et domestiques ; les offrandes consistent en riz gluant, bananes, en œufs, poules, chevreaux ou même buffles et sont toujours terminés par un banquet, où prêtres et fidèles consomment les oblations et pas mal d'eau-de-vie de riz. Les plus grandes de ces fêtes, celles de Katé (septembre-octobre) et de Chabour (janvier-février), se distinguent par un ritualisme compliqué et cinq jours de festins consécutifs.

Plus superstitieux que religieux, les Chams vivent dans une constante défensive des esprits malfaisants qui peuplent la terre, croient à la magie noire, à l'envoûtement et unissent à la terreur secrète des mauvais génies, la haine des prétendus sorciers qui se traduit souvent par des assassinats secrets. Ils passent auprès des Annamites pour des magiciens consommés qui ne reculent pas devant le meurtre pour se procurer le fiel humain dont ils ont besoin pour leurs incantations. Un naïf auteur espagnol du XVII^e siècle les dépeint comme une « gente muy maliciosa, y de malas entrañas » et rapporte qu'à certains jours on sacrifie plus de 6,000 personnes dont les fiels, soigneusement recueillis, sont portés au roi qui s'en lave le corps et la tête. Mais les preneurs de fiel ou *djalaouech* ont bien disparu et il ne reste plus aux Chams qu'une peureuse crédulité qui complique tous les actes de leur vie de pratiques multiples et les fige dans un traditionnalisme borné.

Ce qui frappe quand on arrive dans un village cham c'est l'aspect d'aridité et de nudité dues à l'absence d'arbres dans toute l'enceinte : la raison en est que « leur ombre sur la maison porte malheur ». La maison chame est, d'ailleurs, construite avec toutes sortes de précautions destinées à apaiser les puissances malfaisantes. Avant de l'élever, dès qu'on a enclos le terrain d'une haie de bois mort, on invite les génies des quatre points cardinaux à présider à la construction. Puis on prend le milieu de l'aire à l'aide d'un cordeau et l'on détermine la place des colonnes de soutènement. Sous chacune de ces colonnes on place une amulette magique gravée sur une lame de plomb et toujours la même, puis on enfonce la colonne du nord-est en invitant les divinités. Pour terminer la maison on dispose de nouvelles amulettes à l'endroit où les colonnes viennent rejoindre la charpente du toit. Quand celui-ci est recouvert de chaume recueilli avec soin dans la montagne, on choisit le lieu où l'on se couchera et l'on s'y étend un instant pour en bien affirmer la possession. Un sacrifice suivi d'un repas marque l'inauguration : encore après toutes ces cérémonies n'est-on pas sûr d'éviter les taquineries des forces surnaturelles.

Quand un enfant naît, une matrone du village entretient près de l'accouchée le feu des sept jours habituel en Indo-Chine, puis elle noue autour de ce foyer des fils de coton et allume une bougie d'une coude qui doit éloigner les mauvais esprits. Des oblations aux divinités le jour des relevailles doivent achever de les rendre favorables

au nouveau-né. L'enfant reçoit un nom vers l'âge de 6 mois, c'est-à-dire au moment où son intelligence commence à se manifester. Ce nom est dit bon ou mauvais. Il est bon pour les enfants bien constitués et dont la naissance n'a causé aucun accident, mauvais pour ceux qui sont venus avant terme, difformes, dont la mère a fait plusieurs fausses couches ou qu'on a assez vivement désirés pour éveiller la jalousie des génies, qu'on espère détourner en dépréciant l'objet de leur convoitise d'un nom plein de mépris. Les bons noms sont : « Bonheur, Parfum, Concorde », etc. ; les mauvais : « Chien, Chat, Buffle, Faux-Bonheur, Enfant-Donné, Excrément d'Annamite », etc. Si l'enfant qui porte un mauvais nom atteint l'âge de 12 ans sans encombre, il n'y a plus risque d'offenser les génies et on peut lui en donner un bon — souvent d'ailleurs on l'oublie — et « Chat » reste « Chat » toute sa vie.

Garçons et filles se marient assez tôt, mais hors de l'enfance, rarement avant 15 ou 18 ans. La circoncision pour les uns, le *karöh* pour les autres chez les Chams Banis précède toujours ce mariage. Le *karöh* est en quelque sorte la déclaration religieuse de nubilité pour la jeune fille qui, dès lors, peut relever ses cheveux en chignon et se marier. Chez les Kafirs, comme chez les Banis, ce sont les jeunes filles qui font demander les jeunes gens en mariage. Le *karöh* est en quelque sorte la déclaration religieuse avec, ou quelquefois sans le consentement des parents, l'amoureux vient cohabiter avec sa fiancée dans une hutte près des parents de celle-ci. Une bague d'or ou d'argent, quelques présents variables suivant la fortune du prétendant et qui resteront en cas de divorce à la femme, et parfois un festin, constituent toute la cérémonie matrimoniale chez les Kafirs. Chez les Banis, comme elle est infiniment plus coûteuse à cause des cadeaux et des banquets interminables, les pauvres ne célèbrent leurs noces souvent que lorsqu'ils sont déjà pourvus d'un nombre respectable d'enfants. Les riches, eux, devant la consommation du mariage qui ne doit pas avoir lieu à la même époque que la cérémonie : « cela porterait malheur. »

Les funérailles jouent un rôle bien plus important que le mariage : il s'agit à la fois d'honorer les ancêtres et d'empêcher le défunt de revenir tourmenter ou enlever les habitants qu'il a laissés en vie dans sa maison.

Chez les Banis où l'on procède par inhumation, le cadavre lavé, roulé dans une pièce de cotonnade blanche, est enterré la nuit sous

l'œil de quatre imâms en prières, tandis que la famille et les amis supplient le mort de rester bien paisible dans sa fosse et de ne pas revenir les tourmenter. Néanmoins, on célèbre sept services commémoratifs dont le premier a lieu le troisième jour et le dernier le centième jour après le décès : ils consistent en quelques prières et un repas que l'on va faire sur la tombe du défunt.

La crémation chez les Chams Kafirs est entourée d'une toute autre solennité. Le cadavre, lavé et revêtu d'une série de vêtements de cotonnades blanches superposées, a l'aspect d'un ballot et la tête, quoique voilée, est seule reconnaissable. Il est exposé la tête au midi sur une sorte de catafalque assez luxueux orné de cierges avec des aliments placés à son côté. Les prêtres prient jour et nuit près de lui et, trois fois par jour, font le simulacre de lui donner à manger. Pendant ce temps, les amis, les parents arrivent du plus loin, avec de joyeux instruments de musique, festiner et rire sans trêve dans la maison ; ils doivent tenir compagnie au mort et par leurs gais propos empêcher la famille de se livrer à une douleur trop violente. Et cela peut durer une semaine ou plusieurs mois, suivant la fortune du défunt et l'état de l'atmosphère. Quand le cadavre est trop décomposé, on se résigne enfin à le brûler. Il est disposé sur un nouveau et énorme catafalque construit par les bashaïh et orné de figures d'animaux ou de fleurs en papier doré. Des porteurs revêtus de blanc saisissent le catafalque autour duquel se massent tous les prêtres et la pajao vêtus de blanc, un faisceau de cinq cierges à la main. Des instruments donnent le signal de la marche ; des pleureuses, la famille vêtues de blanc, tous les habitants du village ceints d'une écharpe blanche, tenant des lances, des sabres et des drapeaux suivent le catafalque que par moments les porteurs font virer à droite, à gauche pour égarer le mort au cas où il voudrait revenir ensuite chez lui. Arrivés au lieu de la crémation, après un premier coup de pioche donné par un bashaïh, les parents déblaient le terrain, préparent le bûcher où l'on dépose le mort que l'on découvre encore une fois pour lui offrir un dernier repas et recevoir les prosternations des siens. Puis le feu est mis au bûcher, garni des cierges des prêtres... Après l'incinération, on recueille la portion centrale de l'os frontal qui, brisée en neuf parcelles, constitue les os nobles, est mise dans une petite boîte en or, argent ou cuivre appelée *klong* et enterrée au pied d'un arbre. Un festin, il va de soi, termine la cérémonie et se répète à chaque anniversaire.

On le voit, ritualisme et superstition résument toute la vie morale des Chams, comme apathie et routine résument toute leur vie intellectuelle. Leur folk-lore nous en offre encore une preuve. Les quelques contes recueillis par Landes, à l'ordinaire trame indienne, ajoutent un merveilleux tout puéril et les circonstances y tiennent plus de place que les caractères : presque tous glorifient la passivité de l'individu et la puissance de la prédestination. Noix de Coco, le héros de l'un des plus connus, né sans bras ni jambes, rond et roulant comme une noix de coco, épousera la fille du roi, deviendra roi lui-même, beau, riche, non grâce à une ingéniosité de Petit Poucet, à la malice dévouée d'un Chat botté, mais tout simplement parce qu'il est prédestiné.

Plus remarquable encore est le cas de Tabong, paresseux depuis qu'il est sorti du ventre de sa mère. Il était « quarante fois paresseux » au point qu'« il ne râclait jamais la crasse de son corps et qu'il n'allait se baigner qu'une fois l'an ». Tabong n'en devient pas moins roi et époux d'une fille de roi.

De tels exemples n'encouragent guère à l'effort, à l'initiative personnelle. A la crasse et au succès final près, on reproche aux Chams comme à Tabong une invincible apathie. Faut-il en conclure qu'ils sont une race à jamais déchuë et qu'on doit laisser s'éteindre sans rien faire pour elle ? Nous ne le croyons pas. Nous sommes en face d'un peuple décimé et asservi depuis des siècles et qui n'a pu encore se ressaisir. Leurs compatriotes du Cambodge, mêlés aux Malais et aux Khmèrs, montrent chaque jour leur qualité et leur vitalité, pourquoi les Chams de l'Annam ne se relèveraient-ils pas à leur tour ? Nous devons le souhaiter pour cette race autrefois si grande, aujourd'hui encore si douce et l'une des plus intéressantes peut-être de notre Indo-Chine française (1).

Antoine CABATON.

(1) Comme complément à cette étude, d'où nous avons exclu à dessein tout ce qui était d'un caractère trop scientifique, on pourra consulter les ouvrages suivants :

AYMERIE (E.). Les Tchames et leurs religions, Paris, Leroux, 1891. — Légendes historiques des Chams (*Excurs. et Reconn.*, t. XIV, n° 32).

BÉRGAGNE (A.). L'ancien royaume de Campâ dans L'Indo-Chine (*Journ. asiat.*, Paris, 1886). Inscriptions sanscrites du Campâ et du Cambodge. Paris, 1894. In-4° et atlas.

DURAND (E.-M.). Les Chams Bani. — Note sur une crémation chez les Chams. — Le temple de Po Romé à Phanrang (*Bull. de l'Ec. franç. d'Ext.-Or.*, t. III, 1903, p. 54-62, 447-454, 597-603.)

FIXOT (L.). La religion des Chams d'après les monuments (B. E. F. E. O., t. I^{er}, p. 12-20).

LANDES (A.). Contes tjames (*Excurs. et Reconn.*, t. XIII, n° 29).

PARMENTIER (H.). Caractères généraux de l'architecture Chame (B. E. F. E. O., t. I^{er}, p. 245-258).
et nos nouvelles recherches sur les Chams. Paris, 1901. In-8°.